



Sarah et les étoiles

Sylvie Nony



Lorsque Sarah s'est réveillée ce matin-là, le soleil lui mordait l'épaule droite mais elle a gardé ses paupières closes pour étirer cet instant le plus longtemps possible.

Pas un bruit ne venait de la rue et, bien sûr, pas un de la maison.

Bien sûr.

C'est ce silence assourdissant qui a déchiré son rêve. Sarah sursaute. Si le soleil est là, c'est qu'il est déjà haut dans le ciel. Mais pourquoi n'a-t-elle pas entendu le muezzin à la prière de l'aube ? Elle ouvre les yeux, constate que le matin est bien avancé ; attrape le châle dans lequel elle s'était enroulée pour la nuit, le petit balluchon de galettes de pain et de fromage roumi qu'elle a préparé la veille.

Il faut partir. La route est longue jusqu'aux falaises du Muqqatam. Elle redoute la brûlure du soleil de midi réfléchi par les parois crayeuses. Et puis elle veut arriver avant la sieste du vieux Yousry.

Sarah dévale les escaliers, en évitant de regarder vers la porte de l'unique pièce familiale. Ça fait deux jours qu'elle s'est réfugiée sur la minuscule terrasse fermée par un moucharabieh. Elle descend les marches quatre à quatre, sans pointer son nez dans la petite cuisine de Oum Mohamed qui trouvait chaque jour une datte ou une olive à lui fourrer dans le bec lorsqu'elle s'avançait pour la saluer.

Elle ne s'arrête pas non plus sur le palier des Hosny où elle attendait Fatma, sa compagne de jeux de toujours. Elle accélère le rythme au risque de se casser la figure sur les dernières marches, dont les bords sont tellement usés qu'on peut entrevoir l'intérieur du petit réduit qui, sous l'escalier, sert de chambre à Bilal.

Bilal, le muezzin... « le premier des muezzins », aime à répéter l'imam. Pourquoi ne l'a-t-elle pas entendu ce matin ? Est-il possible que... De toute façon, il faut qu'elle passe par la mosquée. Du bas de l'escalier, elle saute à la porte et, dans la rue, se jette sur sa droite pour être sûre de ne pas hésiter. Malgré l'élan pris elle s'arrête au bout de quelques pas. Suffoque.

Jusque là, les morts étaient entassés soigneusement sur les deux côtés de la rue et les gardes du Sultan passaient tous les soirs les recouvrir de guyr, cette

poudre blanche qu'on extrait du Muqqatam, en attendant que d'autres gardes passent avec une charrette pour enlever les cadavres raidis et les jeter dans la fosse commune, près de Bab el-Tawfiq.

Depuis quelques jours, les passages se font plus rares, de nombreux gardes ont succombé eux aussi à la maladie, et le guyr manque. La veille ils ont, selon le dernier qui lui a parlé, ramassé deux mille cadavres entre Bab Zwella et Bab el-Futuh.

Ce matin, la rue de la mosquée offre un spectacle d'apocalypse. Pas un geste, pas un son ne l'anime. Des cadavres la jonchent dans tous les sens, avec une densité accrue près du sabil, la fontaine du quartier vers laquelle les mourants ont rampé dans un ultime effort. Seuls quelques rats se fraient un chemin entre les tas de hardes.

C'est le feu de cette odeur au plus profond de ses bronches qui sort Sarah de sa torpeur. Elle court vers Masgid al-Maridani, sa mosquée, celle de Bilal et de l'imam Midou, comme l'appellent affectueusement les enfants de l'école coranique.

La porte est entrouverte. Sarah trébuche sur le pavé de l'entrée. Toujours le même, ce pavé a un pouce de hauteur de moins que les autres, et jamais elle n'a pu entrer sans que son pied ne se coince entre les pierres. Pourquoi ne l'a-t-on pas encore réparé ? Ça fait des siècles que le quartier de Darb el-Ahmar

existe, des siècles que les pieds des enfants se tordent dans ce trou. Pourquoi ne fait-on rien ? Je vais en parler à l'Imam Midou et à Bilal.

Elle avance d'un pas. Dans la cour, des corps inanimés. Certains sont encore adossés au mur. Elle approche pour contourner le moucharabieh qui ferme la salle des prières et reconnaît Bilal parmi les gisants. Sur son front, cet énorme bouton qu'elle a vu maintenant cent fois, mille fois, annoncer une fin certaine. Sur la joue de sa mère, l'aisselle de son père, les corps de ses frères et sœurs, tantes, oncles, cousins, voisins...

Sarah regarde fixement le bubon sur le front de Bilal, et en arrière-plan, la longue barbe de l'imam qu'elle voit de profil. En relevant la tête elle suit les lignes du marbre de la colonne datant des pharaons, et elle lit comme pour la première fois cette phrase gravée tout en haut, sur la poutre de stuc : « Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu ».

Elle lit et relit, en scandant et rythmant la phrase comme elle a appris à le faire à l'école coranique, hochant de la tête comme un soufi en transe, mais une énorme boule se forme au fond de sa gorge, une énorme envie de crier. Un cri comme la jeune fille sage qu'elle est n'a jamais eu la force d'en pousser. Où est-il ce Miséricordieux ? Que fait-il, s'il existe ?

Abasourdie par son propre blasphème, Sarah quitte la mosquée en courant, envoyant valdinguer un chapelet que son pied a arraché à une main blême et

froide. Elle court jusqu'à Bab Zwellia. Elle court sans laisser le temps aux images du charnier qui défilent sous ses yeux de s'imprimer dans sa mémoire.

Elle tourne à droite sous la porte, évitant la rue des ferblantiers jonchée, elle aussi, de tas sombres, et remonte la rue Muizz. Elle court encore, heureuse de sentir fonctionner ses jambes, jambes de gazelle disait son grand-père. Elle court malgré la faim et la soif qui font vaciller son souffle. Elle s'entend respirer. L'air du matin, tiède et fétide, pénètre ses poumons. Elle se regarde courir et passe de temps à autre sa main gauche sur sa cuisse pour sentir le muscle se tendre à chaque enjambée ; se caresse furtivement le bas du ventre pour sentir palpiter son corps ; passe Bab el-Futuh en enjambant les cadavres des gardes et se retrouve enfin hors de la ville.

Sarah ralentit le pas pour humer l'air dont l'odeur est moins tenace. Elle n'est jamais venue jusqu'ici seule, mais elle réalise soudain que ses peurs de la veille n'ont plus de sens : une fille de son âge, seule hors des remparts, c'était impensable hier. Mais aujourd'hui...

Une heure plus tard, Sarah a atteint le haut du Muqqatam et balaye des yeux le plateau. Où peut bien être le vieux Yousry ? Elle avise un grand piquet de bois percé en haut et s'approche. Elle reconnaît le cadran qui l'avait tant intriguée dans l'atelier de son père - le meilleur charpentier de la rue Muizz. Yousry lui avait passé commande de ce qu'il appelait son « astrolabe céleste ». Il avait décrit minutieusement son projet d'installation et discuté des

heures avec le charpentier de la précision qu'il espérait obtenir pour repérer la position « des fixes » ; c'est ainsi qu'il nommait les étoiles.

En s'approchant de la petite cabane de planches, au pied du grand piquet, Sarah sent le monde basculer. Elle s'arrête, les deux pieds bien à plat et se frotte les yeux. Yousry est bien là, assis devant une méchante table sur laquelle son calame s'agite de petits mouvements saccadés.

— Je compte, dit-il d'une voix bourrue à l'adresse de Sarah.

Elle s'approche, étonnée par le son de cette voix humaine, la première depuis longtemps. Les larmes lui montent aux yeux comme une respiration trop longtemps contenue. Elle a gardé la bouche ouverte. Aucun mot n'en sort.

Le vieux savant juif la regarde et sourit presque. Il se lève, lui ouvre ses bras sans un mot, lui caresse tendrement les cheveux qu'elle a oublié de couvrir avec son châle.

— Viens, je vais te montrer la paillasse que j'ai pour toi. Mes yeux sont fatigués et je n'arrive plus à lire le ciel. Tu resteras là désormais, et je t'apprendrai la science des étoiles ».

